Droz, Yvan. -- *Migrations kikuyus. Des pratiques sociales à l'imaginaire*. Neuchâtel, Éditions de l'Institut d'ethnologie ; Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, 1999, 462 p.
(« Recherches et travaux » 14).

Gilles Séraphin

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/62>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.62

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

ISBN : 978-2-7132-1367-0

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Gilles Séraphin, « Droz, Yvan. -- *Migrations kikuyus. Des pratiques sociales à l'imaginaire*. Neuchâtel, Éditions de l'Institut d'ethnologie ; Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, 1999, 462 p. (« Recherches et travaux » 14). », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 160 | 2000, mis en ligne le 30 avril 2003, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/62> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.62>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Droz, Yvan. -- *Migrations kikuyus. Des pratiques sociales à l'imaginaire.*
Neuchâtel, Éditions de l'Institut
d'ethnologie ; Paris, Éditions de la
Maison des sciences de l'Homme,
1999, 462 p. (« Recherches et
travaux » 14).

Gilles Séraphin

Les recherches qui reposent sur un véritable terrain d'enquête ne sont pas si nombreuses. Alors au risque de se rattacher à un utilitarisme banal, osons affirmer qu'en ce domaine la rareté fait la valeur. Tous ceux qui sont à la recherche d'un travail sérieux et documenté seront satisfaits de l'ouvrage d'Yvan Droz, une thèse en ethnologie soutenue en 1998, aboutissement de plusieurs enquêtes sur le plateau de Laikipia (Kenya).

De prime abord, le titre *Migrations kikuyus* est à prendre au pied de la lettre. Le traitement du sujet paraît « classique » : il s'agit d'étudier d'une manière fort savante (les références sont nombreuses et variées) les migrations d'un peuple qui a déjà fait l'objet de nombreuses études. L'auteur dresse un panorama quantitatif et qualitatif détaillé des peuplements et des migrations.

Cependant, on déborde très vite la simple description : l'auteur recherche la signification du phénomène migratoire, en insérant son étude dans le contexte anthropologique et social. Ses analyses, qui trouvent leur force par le fait, je le rappelle, qu'elles s'appuient sur un terrain de recherche précis, constituent alors un apport théorique non négligeable sur plusieurs thèmes, dont on peut citer au passage, d'une manière non exhaustive, la circoncision masculine (pp. 146-149), la controverse sur la clitoridectomie (pp. 149-159), la problématique de la « réincarnation » et la dation du

nom (pp. 200-210), la malédiction parentale (pp. 210-219), la signification « moderne » de l'inhumation -- inscrire la propriété du lignage dans la terre (pp. 223-231) --, la propriété privée (pp. 277-290), la scolarisation (pp. 293-311), les espérances électorales (pp. 363-373), la sorcellerie et le lynchage (pp. 374-388), etc.

À titre d'exemple, retenons le thème de la manipulation politique de la migration (chap. 2 : « L'invention des Kikuyus : us et abus politiques du schème migratoire ») : Yvan Droz constate tout d'abord que c'est l'interprétation durant la colonisation de la pratique migratoire -- avec le défrichage et la culture des terres nouvellement acquises -- qui fonde une identité collective, être Kikuyu. Dans cette étude très circonscrite, il fait cependant appel à des concepts et à des analyses fort utiles pour tout chercheur africaniste. À la suite de la recherche anglo-saxonne et francophone¹, il réintègre le phénomène de l'identité ethnique dans une analyse globale de la construction identitaire (le terme de construction doit être entendu comme un processus et non comme un édifice établi), en termes de « registre » et de « marqueur » (pp. 94-96) : « La notion de registre identitaire pose, sur un même plan, les diverses caractéristiques qui construisent une identité polymorphe et essentiellement enchâssée dans le contexte singulier des relations sociales. Le registre est à distinguer du marqueur identitaire. Ce dernier représente l'expression objective et singulière d'un des éléments qui constituent le registre. Ainsi, le marqueur identitaire actualise *hic et nunc* un registre identitaire selon les enjeux et les possibilités du moment (marques sur le corps, vêtement, pratiques identitaires, *hexis* corporelle, langue employée, termes de parenté, etc.). [...] Le jeu sur les différents registres fournit à l'agent social un éventail de moyens ou de ressources qu'il peut mettre à contribution. Le fait de considérer l'ensemble des registres identitaires comme faisant partie du même niveau conceptuel permet d'éviter que l'un ou l'autre ne devienne dominant et n'acquière un caractère exclusif, voire "biologique" » (p. 94). Ces registres identitaires sont à l'origine de « pratiques sociales diversifiées qui ne dépendent pas exclusivement d'un marqueur ethnique, somme toute, assez fugaces » (p. 113).

Toutefois ce catalogue à la Prévert des différents thèmes abordés, et l'exposé d'un exemple, occultent la véritable portée théorique de l'ouvrage. Cet apport se dévoile tout doucement, à la manière des poupées gigognes, au fur et à mesure de la lecture. Le livre est une véritable intrigue qui se résout, comme il se doit, au dernier chapitre intitulé « Dénouement ».

Une question, banale en apparence, pose l'intrigue : pourquoi les Kikuyu éprouvent tellement le besoin de migrer ? Certes, une des principales raisons est purement « pratique ». La culture de nouvelles terres permet de subvenir aux besoins alimentaires et de dégager un minimum de revenus pour payer impôts, scolarité et achats de biens manufacturés. Mais la migration répond surtout à un souhait plus profond, ce que l'on pourrait en l'occurrence appeler un véritable « besoin vital » : elle est le moyen le plus sûr d'obtenir le statut de « *mûramati* », c'est-à-dire d'« homme accompli » : « Le *mûramati* peut, aujourd'hui, désigner toute personne capable de s'assumer complètement, lui et sa famille, tant économiquement que socialement. Ce statut requiert la jouissance d'une certaine richesse matérielle ainsi que la possession d'une parcelle, gage d'une certaine autosuffisance pour la famille patrimoniale et d'une immortalité relative pour son propriétaire. La réalisation de soi passe impérativement par la propriété foncière et la descendance, condition *sine qua non* pour assurer sa postérité » (p. 245). La migration n'est pas qu'un simple déplacement de personne, c'est un ensemble de pratiques (anciennes) qui répond à la fois à des besoins physiologiques,

à des projets, à des espoirs et à des rêves. De l'étude de la migration, on glisse à l'étude de « l'ethos migratoire kikuyu ».

Comme toute intrigue, l'auteur ménage le suspense : pour des raisons économiques et politiques, les nouvelles terres deviennent rares. Alors, « il ne restait plus d'échappatoire aux Kikuyus pour réaliser le schème migratoire au sein de l'espace physique. Il n'y avait plus de terres disponibles dans la réserve tribale en raison du surpeuplement, l'interdiction de s'établir dans les autres réserves tribales bloquait les autres possibilités de migration, et, au sein des White Highlands, les conditions de vie privaient le migrant de tout espoir d'enrichissement personnel. Il ne restait donc pas d'autre solution que d'euphémiser le schème migratoire et de découvrir une nouvelle Frontière, sociale et non plus géographique, qui permette la réalisation de soi » (p. 267). La migration étant un ethos, elle subsiste en tant que pratique qui donne sens, même si la possibilité de migrer physiquement s'amenuise.

Le dénouement est proche : cette nouvelle Frontière est l'imaginaire (à partir de la p. 331, chap. 7), et plus précisément la religion (notamment les mouvements millénaristes) : « À défaut de pouvoir s'inscrire dans le territoire foncier, ou s'effectuer au moyen d'une réalisation professionnelle ou politique (comme ce fut le cas après l'Indépendance), l'accomplissement de soi passe aujourd'hui fréquemment par l'adhésion à un nouveau mouvement religieux, dans l'espoir d'être récompensé lors du millénium, ou, pour les plus audacieux, par la fondation d'une nouvelle Église. La réalisation personnelle se transpose dans les territoires de l'imaginaire, les seules étendues où l'ethos kikuyu peut encore s'exprimer aujourd'hui » (p. 258).

L'aboutissement dans cette évolution est sans conteste la principale originalité de cet ouvrage. Nous avons une analyse précise de l'imaginaire en pratique. D'ailleurs, l'auteur aurait pu placer en sous-titre, au lieu de « Des pratiques sociales à l'imaginaire », « Des pratiques sociales aux pratiques imaginaires ». Il nous livre les facteurs d'évolution et analyse en détail le processus imaginatif : l'imaginaire n'est plus un simple catalogue de quelques éléments, qui viennent parfois dans certaines études en support à des analyses, mais une construction (en tant que processus) permanente. En outre, Y. Droz dévoile la « migration » comme principe qui permet les persistances et l'évolution dans le processus imaginatif. L'imaginaire étant la construction qui donne sens aux pratiques sociales, pourrait-on suggérer à la suite de cette analyse que la « migration » est un « fait social total », qui, comme le don, donne sens (et permet leur accomplissement) à l'ensemble des pratiques ?

Certes, on peut regretter quelques inconvénients mineurs : l'intrigue n'est pas clairement posée en introduction, et certains passages qui reprennent des analyses très détaillées de terrain (avec énumération de chiffres, grands schémas explicatifs...) ne sont pas attrayants pour tout lecteur non-spécialiste des Kikuyu ou du phénomène migratoire. Mais ne boudons pas notre plaisir. Il serait dommage que le lecteur soit rebuté par l'austérité des premières pages. Au cours de la lecture s'amplifie l'intérêt, et l'intrigue se noue implacablement. Sur la base d'une enquête de terrain (dont la rigueur permet un vaste travail comparatif), *Migrations kikuyus* devient un ouvrage théorique de référence. Après avoir fermé les dernières pages, le chercheur songeur et curieux a trouvé de nouvelles armes dans ses propres recherches.

NOTES

1. Je pense notamment à l'ouvrage « classique » de Jean-Loup Amselle et Elikia M'Bokolo (dir.), *Au coeur de l'ethnie. Ethnies, tribalisme et États en Afrique*, Paris, La Découverte, 1985.